

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

5 – 15 mai 2018



| Une suggestion |

Les bavardages rendent aveugle. Ils font sauter les derniers ponts qui subsistent encore entre la pensée et l'action. A force de noyer le poisson dans des flots de mots, à force de tourner en rond pour, en fin de compte, ne rien dire, à force de participer avec enthousiasme à la surenchère de paroles creuses, même les choses les plus simples finissent par devenir des énigmes grosses comme l'origine du monde ou le sens de la vie.

Prenons par exemple une mine en Ariège, dans le sud de la France, que l'État et un exploitant veulent rouvrir. Pas une mine quelconque, ce serait trop simple : non, une mine de tungstène, ce métal tant convoité par l'industrie de l'armement et de l'aéronautique. Un métal dont les gisements sont plutôt rares et dont le prix sur les marchés ne cesse de grimper. Un métal

bien plus dur que le plomb, et qui figure donc bien haut dans la liste des composants de munitions et de bombes perforantes. Que l'exploitation d'une mine de tungstène, comme n'importe quelle autre mine d'ailleurs, implique la dévastation du territoire, une pollution favorisant de terribles maladies et même la dégradation calculée de la santé des mineurs, cela va de soi, malgré les fortes doses de novlangue à base de « technologie verte », de « nucléaire propre », de « développement durable » et autres « objets intelligents » auxquelles peuvent nous exposer tous ses promoteurs.

Suite à l'annonce du projet de réouverture de cette mine fermée en 1986 après trente années d'exploitation, une mine qui constitue un intérêt stratégique certain pour la France et son industrie de

19/03, Nice (France).

Cinq sans-papiers parviennent à s'évader du centre de rétention. Ils ont défoncé le plafond des toilettes puis, une fois sur le toit du bâtiment, sont redescendus à l'aide d'une corde avant d'escalader le grillage d'enceinte. Un seul a été repris et condamné.

AVRIL 2018

10/04, Palazzo San Gervasio (Italie).

Alors qu'une grève de la faim se déroulait depuis la veille dans le centre de rétention, 22 des 82 retenus sont parvenus à s'évader en escaladant le toit du bâtiment. Seuls trois ont été repris.

10/04, Cussac-sur-Loire (France).

Peu de temps après une manifestation de soutien à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, un molotov cause des dégâts dans les locaux administratifs de l'entreprise de travaux publics *Eurovia* (groupe *Vinci*), sur la zone d'activité du « Comté-de-Foix » : un bureau sinistré, les plafonds des pièces adjacentes fortement endommagés.

11/04, Lecce (Italie).

Sur la route qui relie Lecce à Melendugno, où se trouve le chantier du gazoduc TAP (*Trans-Adriatic Pipeline*), les camions de transport de matériel sont bloqués dans la nuit par une barricade, puis un incendie de benne à ordures et enfin un caillassage des flics anti-émeute venus dégager la route. Un compagnon arrêté sur place prendra 9 mois de prison en mai pour résistance, blessures,

défense, le trop plein de bavardages, d'oppositions citoyennistes, de recours juridiques et de « débats publics » aurait pu constituer une véritable inondation qui allait éteindre et contenir toute velléité de révolte ou de réaction directe et sans compromis. Ce ne fut heureusement pas le cas, et dans la nuit du 25 au 26 avril 2018, des anonymes ont pris les choses en main en mettant le feu aux bâtiments rénovés de la mine de tungstène de Salau, située à Couflens dans l'Ariège. Deux foyers distincts, détruisant un local technique/atelier et endommageant un deuxième bâtiment. Avec des moyens simples : après avoir défoncé à la masse un mur à l'arrière de l'atelier, ces anonymes y ont introduit quelques pneus qu'ils ont mis sous une cuve de 1000 litres de fioul. Pas besoin de plus : la cuve a explosé, ravageant l'ensemble du bâtiment technique. Dans le second, les flammes semblent avoir eu un peu plus de mal à se propager, tout en endommageant la structure. Voilà un acte clair, direct, sans ambiguïté : détruire ce qui nous détruit. Attaquer là où la dévastation, la guerre et l'oppression sont produits.

Peut-être que certains diront qu'il faudrait aussi parler de l'opposition en cours dans la région, générée par cette possible réouverture. Il y a eu des manif, des blocages, ainsi que des interpellations de responsables politiques ou des recours juridiques. Mais parlons franchement, il y en a marre des bavardages : la proposition anarchiste ne peut pas consister en des manifestations pour « *marquer notre désaccord* », ni en des blocages symboliques « *pour attirer l'attention* », ou quoi que ce soit qui ne soit pas lié à une tension vers l'action directe et l'auto-organisation. Pour cela, il existe déjà tout un éventail de couleurs politiques, du rouge au vert et au jaune, nul besoin que les anarchistes s'y mettent à leur tour. Ce que nous proposons est différent, cela relève d'une logique ni démocratique ni consensuelle : l'attaque directe, avec les moyens que chacun estime pertinent. Pas pour démontrer quoi que ce soit à qui que ce soit, ni pour rajouter une voix plus radicale à une contestation trop moutonnaire, mais parce que nous estimons que *la seule façon réelle* de s'opposer à ce monde d'oppression et d'exploitation, c'est de chercher à le détruire. Autant par l'agir, en frappant ses structures et ses hommes, que par la pensée, en corrodant les

idéologies qui légitiment le pouvoir et les mentalités d'obéissance et de soumission qui le soutiennent.

Peut-être que d'autres encore diront qu'il faut parler, chiffres à l'appui, des dévastations qu'implique une mine de tungstène, de combien de kilos il en faut pour fabriquer un cône de missile, ou pourquoi pas, de la manifestation qui a suivi ce sabotage, arpentant les rues de Saint-Girons, « capitale » du Couserans, la région où se trouve le gisement. Une manifestation de 500 personnes, réunies à l'appel de la CGT et de la Fédération des chasseurs (son président local est d'ailleurs le propriétaire du terrain) en faveur de l'exploitation du tungstène, pour l'emploi dans la région, y compris si c'est pour l'industrie de guerre et au prix de la pollution du territoire. Que faire face à de tels manifestants, de tels serviteurs de pouvoir ? Tous n'étaient pas des représentants politiques, des grands ou des petits bourgeois du coin. Il y avait aussi des prolétaires, des pauvres, des paysans. Comme un reflet des usines de mort, qui ne fonctionnent pas qu'avec des ingénieurs mais aussi grâce à de braves exploités bien comme il faut, probablement même plutôt fiers de leur boulot et de leur savoir-faire. La responsabilité individuelle ne peut pas s'arrêter aux confins « de la classe ». Qui produit la guerre, peut s'attendre à ce qu'on lui fasse la guerre.



Pour finir, et regarder un peu plus loin, d'où vient donc le tungstène de l'industrie de guerre puisque la mine de Salau était fermée depuis 1986 ? Si les plus grands producteurs au niveau mondial sont la Chine et la Russie, il existe pourtant d'importants gisements en Europe même. Le Portugal produit environ 700 tonnes de tungstène par an, provenant des mines de *Panasqueira* dans la commune de Covilhã (au centre du pays), l'Autriche met plus ou moins la même quantité sur le marché, exploitant les gisements de *Mittersill* dans la région de Salzbourg. L'Espagne produit 500 tonnes annuellement dans la mine à ciel ouvert de *Barruecopardo*, dans la province de Salamanque. La production des autres pays est plus modeste, comme en Norvège, où se trouve la mine à ciel ouvert de *Målviken* au Nordland, et comme en Angleterre, où

jet d'objet et violation d'une interdiction de séjour.

16/04, Grenoble (France).
Les vitres de trois agences immobilières, d'un Apple store et des bureaux de l'entreprise pro BTP brisées à coups de masse. Revendiqué notamment en solidarité avec les « *perquisitionnés, enfermés et traqués* » d'Ambert, Limoges et Toulouse.

17/04, Madrid (Espagne).
Les vitres de deux agences immobilières sont détruites au marteau dans le quartier de Tetuán. Sur leurs murs des tags : « *spéculateurs* », « *la maison est à ceux qui l'habitent* » avec un A cerclé.

18/04, Nantes (France).
Palettes incendiées sur un gros rond point, provoquant un ralentissement sur la 4 voies de Nantes Océane. Revendiqué par *les bouffonNEs masquéEs* en solidarité avec la ZAD.

19/04, Toulouse (France).
Trois nuits d'émeute dans les quartiers du Mirail et de Bagatelle, suite à l'assassinat d'un prisonnier par les matons de Seysses. Affrontements avec les flics, mobilier urbain saccagé, containers à poubelles en fumée et une trentaine de voitures cramées (dont celles d'un concessionnaire Citroën). A l'intérieur, 200 prisonniers refusent de rejoindre les cellules après la promenade, déclenchant l'intervention des ERIS.

19/04, Kassel (Allemagne).
Pendant la nuit, à l'arrière du bâtiment qui abrite le siège de *Wintershall* (le plus

grand producteur allemand de pétrole et de gaz, filiale à 100% de BASF), des inconnus ont brisé une vitre et balancé des molotovs à l'intérieur. L'intervention rapide des pompiers évitera malheureusement que les flammes ne se propagent davantage.

19/04, Brême (Allemagne). Un groupe de femmes revendique le bris de vitres d'une agence de la *Commerzbank* pour sa collaboration aux exportations de matériel militaire allemand en Turquie.

21/04, Teillé (France). Incendie de deux gros engins de chantier dans une carrière (près de 500 000 euros de dégâts). Ils appartenaient à une société qui a participé à des travaux de réfection sur la RD 281, ex-route des Chicanes de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.

22/04, Milan (Italie). Attaque incendiaire du portail du consulat de la Tunisie.

22/04, Cremona (Italie). A Castelvetro Piacentino, la vitre arrière d'une agence bancaire du *Credito cooperativo del Cremonese* reçoit plusieurs coups de masse.

22/04, Cognin (France). En Savoie, des palettes sont brûlées contre l'entrée principale de la mairie, détruisant la porte ainsi que plusieurs vitres. Juste en face, c'est une voiture qui est incendiée, endommageant une partie de la toiture du centre commercial de l'Épine.

des travaux sont en cours depuis 2014 pour rouvrir l'ancienne mine à ciel ouvert de tungstène *Drakelands Mines* dans la région du Devon.

Rappelons également que le tungstène fait partie de la famille des « métaux rares » comme le graphite, le cobalt, l'indium, les platinoïdes ou encore les terres rares. Leur exploitation est généralement extrêmement polluante (la Chine est le premier producteur des ces « métaux rares », sacrifiant la santé de dizaines de millions d'humains à cette activité industrielle qui a transformé de vastes territoires en zones purement toxiques). Aucun objet technologique d'aujourd'hui ne saurait être fabriqué sans ces métaux, qu'il s'agisse de téléphones portables, de transistors, d'éoliennes ou de missiles. Pour contrer la dépendance de l'approvisionnement en métaux précieux (plus de 90% de l'importation vers l'Union Européenne est d'origine chinoise), de nombreuses entreprises européennes se sont lancées dans le « recyclage » des métaux rares, en les extrayant des déchets par d'autres procédés chimiques extrêmement toxiques. Et depuis quelques années, plusieurs voix s'élèvent pour exploiter de façon conséquente les réserves de métaux rares dans le sol européen. En 2013, le projet EURARE, financé dans le cadre du programme de recherche européen *Horizon 2020*, a relancé les explorations puis présenté l'an dernier son rapport public. C'est le prélude de possibles nouvelles exploitations minières situées surtout en Suède, Grèce, Finlande et Espagne, et de façon moindre en Allemagne, Norvège, Italie, Autriche, Hongrie et au Portugal.

Il est alors difficile de sous-estimer l'importance du sabotage incendiaire d'avril dernier à Couflens : non seulement il offre une parfaite suggestion aux ennemis de ce monde et aux luttes qui pourraient se développer contre des nouvelles exploitations minières, mais c'est aussi une attaque en règle contre un pilier important de la production de la domination technologique qui a un besoin crucial de tous ces métaux rares.



Le mois dernier au moins deux autres attaques contre l'exploitation des ressources naturelles se sont d'ailleurs produites. A Kouaoua (Nouvelle-Calédonie),

la serpentine du centre minier de la SLN a une nouvelle fois été incendiée anonymement (c'est la troisième fois en moins d'un an), paralysant l'exploitation du nickel, dont un tiers des réserves mondiales se trouvent dans cette île du Pacifique colonisée par l'État français. La serpentine, ce tapis-roulant long d'une dizaine de kilomètres, est fondamental pour acheminer le minerai depuis la montagne jusque vers le port. Dans les Bauges (Savoie), ce sont cette fois « *des humaines comme des papillons de nuit* » qui ont revendiqué l'attaque incendiaire contre une carrière de *Vicat*, le troisième producteur de béton hexagonal. Un poste de transformation électrique, un bâtiment, les postes de commandes, les ordinateurs d'une araignée extractrice ainsi que divers engins de chantier sont partis en fumée. « *Le béton qui suinte par tous les pores de cette société nous prive de vie, de ressentis, de substances. Les forêts gérées éco-durablement ressemblent à des charniers* » lit-on dans leur texte, qui conclut en disant : « *Ce n'est qu'une lueur d'incendie au fond des bois, ce n'est qu'une lueur mais elle nous aide à nous mouvoir dans l'obscurité, quitte à se brûler les ailes parfois.* » Une action qui a mis fin, là aussi de façon directe, à une des activités nuisibles sur lesquelles reposent l'État et le Capital. *Tout simplement.*

Le contrôle se resserre, les luttes peuvent paraître désespérées, les contestations de rue plus ou moins radicales ne semblent ouvrir que peu d'horizons subversifs, mais une chose reste sûre et certaine : agir est toujours possible. Un peu de créativité, de détermination, quelques efforts pour regarder plus loin que les façades, quelques connaissances de base. En petits groupes et à travers l'action directe. Pour frapper et détruire tout ce qui perpétue ce monde d'autorité.

Assez de bavardages legalistes et de tergiversations politiciennes. En avant, pour l'anarchie avec la liberté au cœur !



23/04, Saint-Herblain (France). Près de Nantes, trois camions, et une 4x4 dépanneuse incendiés. Ils appartenait à l'entreprise de dépannage *Louis XVI*, qui avait collaboré aux expulsions sur la ZAD. Revendiqué par *l'amicale Verts Chers*, les dégâts sont de plusieurs centaines de milliers d'euros.

24/04, Berlin (Allemagne). Incendie de deux camionnettes, de *Vinci* et de *Spie*, pour leurs liens avec l'ex-aéroport de Notre-Dame-des-Landes, le nucléaire et la construction des prisons. Revendiqué par le *Kommando Sébastien Briat*.

24/04, Leipzig (Allemagne). Pendant la nuit, la vitre d'un bureau du bâtiment de *Siemens* est brisée et plusieurs molotovs jetés dedans. Ailleurs, c'est un véhicule de *Siemens* qui brûle. Tous deux sont complètement détruit par les flammes. *Siemens* joue un rôle important dans l'industrie de guerre allemande, et la revendication de ces attaques s'inscrit dans la campagne de solidarité avec les défenseurs d'Afrin.

24/04, Aisne (France). Entre Tergnier et Chauny, des pétards de voie contraignent un train de fret à s'arrêter, avant que des inconnus ne le sabotent en coupant les raccordements de la conduite générale de freins à 7 endroits, immobilisant le convoi sur les voies... Onze trains, dont deux de voyageurs, accumuleront plusieurs heures de retard. Ce sabotage intervient au 10ème jour de grève à la SNCF.

26/04, Madrid (Espagne).
Les vitres du local du *Parti populaire* dans le quartier de Latina ont été brisées. Revendiqué notamment « *Pour un mois de mai en défense des squats* ».

26/04, Flémalle (Belgique).
Une filiale de la chaîne de vêtements *Zeeman* est ravagée par un incendie nocturne, « *probablement d'origine volontaire* ». Il n'en reste rien.

26/04, Trieste (Italie).
Le stand promotionnel du parti d'extrême-droite *Lega Nord*, installé sur une place de la ville, est saccagé.

26/04, Couflans (France).
En Ariège, un sabotage incendiaire ravage les locaux techniques (pneus enflammés contre une cuve de fioul) et les bureaux de l'entreprise *Varsican Mines*, qui entend réouvrir l'ancienne mine de tungstène, ce métal dont l'industrie de l'armement et l'aéronautique sont friands.

28/04, Turin (Italie).
Les vitres et le distributeur de billets d'un *Crédit Agricole* brisés, et un tag « *Liberté pour Ele, Theo et Bastien. Feu aux frontières* ».

28/04, Berlin (Allemagne).
Les vitres d'un bâtiment de l'association musulmane pro-Erdogan *DITIB* dans le quartier Charlottenburg sont brisées.

30/04, Ellwangen (Allemagne).
Révolte dans le centre de rétention, pour empêcher l'expulsion d'un sans-papiers togolais. Des centaines de flics anti-émeute perquisitionnent

| Projectualité de la vitrine |

« *Copain, gare à la faconde
Des grands ténors endormeurs :
La haine seule est féconde,
La haine des affameurs...* »

Chant du 1er Mai, 1896

Le Premier mai parisien de cette année a semblé-t-il marqué quelques esprits. Non pas que l'immense majorité des badauds n'ait pas pu profiter de ce week-end prolongé ensoleillé ou que les chalands n'aient pas pu flâner en quête de la dernière nouveauté technologique et du dernier attribut à la mode présent sur des étals restés ouverts. Mais faute d'une autre actualité croustillante ou par une volonté délibérée de partager un spectacle aussi attendu, c'est en tout cas la manifestation printanière des syndicats et son déroulé qui ont occupé l'ensemble des canaux de propagande du pouvoir avant d'en être chassée au bout de quelques jours, *flux oblige*. Le plus remarquable dans ce maels-tröm est que ce sont moins les incendies de véhicules et de commerces (sans parler des bris de vitres et autres matériel urbain), que ce sont donc moins tous ces actes réjouissants qui ont déclenché une tempête dans un verre d'eau, que la question ouverte de la perspective de tels désordres urbains, des deux côtés de la barricade.

Si le ministre de service toujours en quête de catégories a cette fois misé gros sur celle de « *blacks blocs* » (pour changer de celle de l'« *ultra-gauche* » ou de ces bons vieux « *anarcho-autonomes* »), il a aussi poussé le vice jusqu'à fanfaronner que « *toutes celles et ceux qui appellent à l'insurrection doivent être à un moment donné poursuivis, et ils le seront* », avant d'aller serrer la pogne à des commerçants dépités. En face, quelques réflexions critiques ont également commencé à circuler au-delà des habituelles considérations techniques liées à la répression (nasses, arrestations, incarcérations, etc.), sans toutefois déplacer le regard hors des contingences de cet énième mouvement social où se mêlent syndicats et radicaux, cortèges de différentes

couleurs, occupations étudiantes et incantations à une fade convergence des luttes. Un regard qui pourrait par exemple justement concerner une perspective anarchiste qui nous soit propre, c'est-à-dire loin, *très loin*, des plus petits dénominateurs communs et autres compositions, en partant non seulement de nos idées d'action directe et d'auto-organisation, mais aussi en partant de nos temporalités et angles d'attaque.

Si la question est vaste, un premier pas pourrait être de commencer par dégager quelques obstacles qui barrent dans tous les cas la route à une telle perspective autonome, bien au-delà de l'aspect répressif. A ce titre, le fil noir du Premier mai pourrait bien aider à remettre quelques petites choses à plat.



Le Premier Mai français est avant tout l'histoire d'un rituel rôdé depuis longtemps, c'est en quelque sorte la vitrine historique des capacités d'organisation des syndicats, le reflet d'un long travail de domestication des foules.

Cette idée très particulière – lancée en 1889 par la IIe Internationale autoritaire réunie à Paris – est celle de concentrer en une journée un maximum de forces et sur une vaste échelle pour faire la démonstration de sa puissance, et ainsi mieux négocier les conditions d'exploitation le reste de l'année (initialement l'obtention de la journée de huit heures, et cette année les miettes que le gouvernement Macron refuse de céder aux syndicats dans le cadre de ses restructurations économiques). Dès le départ, le Premier mai relevait d'une logique d'unification sur un objectif minimal commun *revendicatif*, à la fois en tant qu'auto-affirmation symbolique d'un prolétariat comme force historique, et surtout en tant que masse disciplinée répondant à l'appel de ses représentants légitimes, les syndicats. Si ce « *14 Juillet de la classe ouvrière organisée* » où « *on travaille pour la galerie* », comme l'observa un béquillard facétieux, correspondait déjà au début du siècle dernier à une tentative d'encadrement d'un vaste prolétariat encore sujet à de nombreuses sautes d'humeur incontrôlées contre les exploités et encore méfiant vis-à-vis d'un régime républicain né sur une pile de cadavres (celle des communards), le carnaval du Premier mai n'est aujourd'hui plus que la fête des syndicats et de leurs der-

le centre deux jours plus tard, et transfèrent 15 retenus, accusés d'être les « meneurs des désordres ».

MAI 2018

1/05, Thoune (Suisse).
Incendie de deux voitures de l'entreprise *Securitas*. Revendiqué, notamment comme « *contribution à une lutte plus vaste contre les prisons, les camps de rétention et leur monde* ».

1/05, Paris (France).
Lors de la traditionnelle manif syndicale du 1er mai, affrontements avec la police, nombreuses vitres d'une trentaine de commerces (parfois saccagés) défoncées, mobilier urbain détruit, quelques barricades et incendie d'un Mc Donald's, d'une pelleteuse de chantier et de plusieurs véhicules.

1/05, Berlin (Allemagne).
Lors de la traditionnelle manif syndicale du 1er mai, affrontements avec la police.

1/05, Athènes (Grèce).
Lors de la traditionnelle manif syndicale du 1er mai, affrontements entre anarchistes (à coups de molotovs) et forces de l'ordre.

3/05, Paris (France).
Incendie d'une camionnette de *Vinci* (constructeur de prisons) et d'une voiture avec une plaque diplomatique, dans le 19e arrondissement. Revendiqué par *Des amateurs du désordre*, notamment en solidarité avec plusieurs incarcérés en France et sous procès en Italie.

3/05, Leipzig (Allemagne).
Incendie d'un distributeur automatique de tickets à la station de train Gohlis. Revendiqué contre la gentrification du quartier par la municipalité.

4/05, Feuillade (France).
En Charente, un pylône d'une ligne THT est saboté : plusieurs pièces métalliques sont retrouvées au sol, fragilisant ses pieds. Un projet de parc éolien est en cours sur la commune.

7/05, Bellecombe-en-Bauges (France).
Attaque incendiaire contre une carrière de la multinationale du béton *Vicat* : un poste de transformation électrique, un bâtiment, les postes de commandes et ordinateurs d'une araignée extractrice ainsi que divers engins de chantier détruits. Revendiqué par *Des humaines comme des papillons de nuit*, notamment avec ceux sur la Zad de Notre-Dame-des-Landes, dans la forêt de Hambach ou à Bure qui luttent « sans se laisser aveugler ni par des stratégies politiciennes de massification et de dialogue avec les pouvoirs, ni par la recherche d'une efficacité écrasante ».

7/05, Madrid (Espagne).
Attaque d'une voiture de la société immobilière *Don Piso* dans le quartier de Vallekas. Revendiqué par *Des anarchistes*, notamment avec des prisonniers en lutte en Espagne, Allemagne, France.

8/05, Kouaoua (France).
En Nouvelle-Calédonie, la serpentine (tapis roulant) qui transporte le minerai de nickel entre le site d'extraction et le

niers affidés. Des syndicats qui n'intéressent plus grand monde (il y a 11 % de travailleurs syndiqués en France), excepté le pouvoir qui a toujours besoin de ces relais subventionnés, et tous ceux qui entendent briller dans la vitrine du Premier mai en constituant un cortège de plus pour affirmer une force parallèle ou concurrente de celle des bonzes. C'est le cas historiquement des boutiques de gauche et des associations citoyennistes confinées à l'arrière, des gauchistes de tout poil qui firent le coup de poing avec son SO tout au long des années 70, et désormais aussi de ce « cortège de tête » qui s'est imposé depuis 2016, tout en tentant d'emprunter ni plus ni moins comme les autres dès le départ le parcours proposé et négocié avec la préfecture par les syndicats.

D'où ce paradoxe qui renvoie à l'histoire même du Premier mai : si la foule la plus nombreuse et déterminée décide pour une fois de ne pas se ranger sous la direction des syndicats (mais derrière, devant, à côté) comme en ce Premier mai 2018, pourquoi continuer de suivre le chemin que ces derniers ont balisé pour elle, jusqu'à être dissous au bout de quelques centaines de mètres par un dispositif policier prédisposé et préparé à ce parcours-là ? Quelle peut bien être la perspective d'une telle pratique, désormais habituelle, si elle parvenait à ses fins, sinon espérer se substituer à terme à l'ensemble du défilé en un vaste cortège de tête hégémonique intégrant toutes les autres composantes de la manifestation (quitte à laisser le petit bout traditionnel et old school à sa queue sur un parcours-bis) ? Pourtant, le fait même de défiler sous forme de cortège – de type *Black Bloc* ou pas – au sein d'une manifestation, qui plus est pensée par d'autres et pour y rester, ne va pas forcément de soi.

Il n'est par exemple pas étonnant que les syndicats préfèrent se souvenir du Premier mai 1891 –le massacre de Fourmies où une foule de grévistes désarmés se fit tirer dessus par la troupe–, plutôt que du Premier mai 1906, pourtant année de la fameuse charte d'Amiens de la CGT. Après une montée en pression pendant plusieurs mois pour l'obtention de la journée de huit heures, ce jour-là devait en constituer le point fort avec le début de grèves en cas d'insatisfaction de cette demande d'aménagement des conditions d'exploitation (et de fait elle obtint le vote de la loi sur le repos hebdomadaire). Même la bourgeoisie parisienne était convaincue de l'importance de cette date, expédiant sa famille à la campagne, verrouillant ses maisons et amassant des provisions. L'État avait de son côté mobilisé 45 000 soldats et policiers dans la ca-

pitale. Et puisqu'il n'était pas question d'autoriser une manifestation, il décida de saturer l'espace des possibles rassemblements, comme la place de la République devant la Bourse du Travail. Cela n'empêcha rien, bien au contraire, puisque sans point fixe ni encadrement syndical et malgré un dispositif policier qui mettait facilement la vie des manifestants en jeu, ce Premier mai 1906 fut une des plus belles émeutes parisiennes d'avant-guerre. Dispersée en groupes mobiles sur les boulevards, la foule renversa le funiculaire de Belleville, attaqua les commerces restés ouverts, monta des barricades et affronta rudement la flicaille pendant tout l'après-midi (qui compta de nombreux blessés, contre 800 arrestations et deux morts côté manifestants).

Prendre la rue en ordre dispersé, sous forme de groupes variés et mobiles où l'identité n'est plus de mise, plutôt qu'en blocs compacts intégrés au dispositif syndical et policier, voilà peut-être une piste que même le Premier mai historique peut encore nous transmettre.

Une piste que les boutiques syndicales connaissent sur le bout des drapeaux, parce que la *représentation* et le *défilé* ordonné en cortèges ne se sont pas fait tous seuls et ont été justement été pensés comme une forme de maintien de l'ordre : c'est après l'émeute parisienne du 1er mai 1906 et surtout juste après celle spontanée du 13 octobre 1909 consécutive à l'assassinat de l'anarchiste espagnol Francisco Ferrer, que la *Fédération socialiste de la Seine* eut la bonne idée d'en organiser une seconde le 17 octobre, en négociant pour la première fois un parcours autorisé et encadré conjointement par les autorités et un service d'ordre « *capable d'organiser et de discipliner une manifestation* », selon *L'Humanité* de l'époque. Les autoritaires et les gestionnaires de la paix sociale que sont les partis politiques et les syndicats n'avaient en effet pas trouvé mieux que d'introduire ce nouveau mode pacificateur de la manifestation co-organisée avec l'État d'une place à une autre, pour tenter de mettre fin aux formes émeutières sauvages, qui étaient jusqu'alors le mode principal d'exprimer colère et revendication en prenant la rue sans parcours défini ni objectif centralisé. Avec des policiers qui occupent les trottoirs de gauche et de droite, et des manifestants qui défilent sur la chaussée encadrés par « *les hommes de confiance* » (l'ancien nom du service d'ordre), c'est une nouvelle forme de violence inouïe qui surgissait là, celle d'un ordre et d'une répression interne face à toute possibilité de violence libératrice par le désordre.

port pour le compte de la SLN est incendiée sur près de 500 mètres.

8/05, Volos (Athènes).

Le *Front anarchiste conflictuel de Volos* fait exploser de la dynamite et des bouteilles d'essence devant l'entrée du bureau des impôts de Nea Ionias.

8/05, Dour (Belgique).

Un énorme incendie nocturne ravage les bâtiments industriels de la société de transport nord-américaine *Unitrans*. Plusieurs casernes de pompiers ont prêté leur concours pour arriver à bout de l'incendie, mais les bâtiments ont été totalement détruits.

9/05, Montpellier (France)

Un incendie au-dessus d'une trappe technique d'accès au réseau de fibres optiques d'*Orange*, entraîne la fusion de câbles optiques de grande capacité situés en souterrain, à l'aplomb de cette trappe. 9000 abonnés sont privés d'internet et de ligne fixe sur les communes de Montpellier, Castries, Castelnau-Le-Lez, Saint-Mathieu-De-Trévières et Vendargues. Les réseaux mobiles 3G et 4G sont aussi perturbés dans ces communes.

10/05, Strasbourg (France).

Le local d'extrême-droite du *Bastion Social*, nommé *Arcadia*, une nouvelle fois pris pour cible : les grosses vitres installées pour protéger le rideau métallique sont entièrement fracassées à coups de pierre.

11/05, Trentin (Italie).

Trois sabotages à Lavis et Villazano di Trento contre

les centrales de contrôle de la vitesse (puits de câbles électriques incendiés le long des voies) perturbent lourdement le trafic ferroviaire des vallées du Brennero et de la Valsugana. Le jour même à Trento, était prévu le 9e Rassemblement national de centaines de milliers de chasseurs alpins. La veille, trois vitrines du magasin qui vend les gadgets promotionnels de cet événement ont été brisées.

11/05, Nanterre (France).
Juste après minuit, une quinzaine d'individus cagoulés ravagent la gare RER de Nanterre : deux distributeurs de billets, cinq écrans d'affichage et quatorze portiques RATP ont été endommagés. En outre, une caméra de vidéosurveillance a été enduite de peinture et des tags «ZAD partout» et «à votre service» laissés dans la station.

12/05, Athènes (Grèce).
Des centaines d'anarchistes attaquent la police à coups de pierres et de molotovs autour de la place Kaningos. La police a dû se retirer.

12/05, Berne (Suisse).
Attaque incendiaire contre le *Secrétariat d'État à l'Économie* (SECO), suite à sa responsabilité dans l'exportation de 5 tonnes d'isopropanol vers la Syrie en 2014, un composant de la production du gaz toxique sarin. Revendiqué notamment dans le cadre de «Fight for Afrin» qui, entre autres, appelle à attaquer les profiteurs de guerre dans leur propre pays.

13/05, Vaires-sur-Marne (France).
Sur le site olympique de canoë,

Personne ne s'y trompa d'ailleurs, et tandis que *Le Figaro* raillera ces « bons et robustes troupiers qui marchent bien au pas » lors de cette première, le journal *l'anarchie* tonnera de son côté contre « la procession moutonnaire... où l'on put voir, dans une touchante union, policiers et socialistes, la main dans la main, assurer l'ordre et protéger la propriété contre les gens sans aveu ».



Dans toute perspective révolutionnaire, identifier l'ennemi afin de pouvoir l'attaquer est un préalable nécessaire. Certains ne s'y sont pas trompés pendant le mouvement contre la loi *Travaille !* de 2016, puisque qu'aussi bien le siège de la CFDT à Belleville que celui de la CGT à Montreuil furent frappés.

Reconnaître les syndicats pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire comme une partie de l'ordre qui nous écrase (en tant que cogestionnaires de l'exploitation et en tant que piliers de l'intégration aux valeurs du capital), signifie alors non seulement s'en prendre directement à eux, mais certainement aussi refuser de participer à leur approche de la question sociale, rodée depuis plus d'un siècle et dont le défilé du Premier mai constitue assurément la vitrine spectacularisée, *quoi qu'il s'y passe*. A moins qu'il existe une différence substantielle de contenu pour des anti-autoritaires entre briser une vitrine derrière une banderole disant « pour un 1er mai revendicatif et combatif » et une autre disant « *Marx Attak* » ?

Qualitativement, ce n'est en tout cas pas la même perspective que d'intervenir à partir de masses préalablement organisées et encadrées par une partie du pouvoir (comme l'est typiquement un Premier mai, à l'inverse par exemple de certaines explosions de rage suite à un abus de ce même pouvoir), ou de développer un agir autonome qui ne *représente pas* une composante supplémentaire du grand bordel syndical et politique, mais se propose de partir des individus et de leurs singularités à travers des propositions organisatives décentralisées et incontrôlables, seules à mêmes de briser toutes les vitrines de la domination. C'est à notre avis une des conditions pour qu'un tel agir émeutier puisse enfin s'exprimer en dehors de parcours et de cibles trop attendues. Mais c'est surtout une des conditions pour que les regards commencent enfin à se tourner vers tout ce qui se trouve *au-delà des apparences* : les flics portent-ils tous un uniforme ? Une banque est-ce une vitrine ou surtout

un réseau de données ? L'économie est-ce un stock réduit de marchandises à portée de main ou surtout un réseau à flux tendu de production, de circulation et de logistique alimentés par des câbles électriques ? Un lieu de pouvoir est-ce uniquement une permanence électorale en vue ou aussi le domicile d'un juge, d'un ingénieur nucléaire ou d'un architecte ? La répression d'une lutte est-ce uniquement la prison et le tribunal, ou aussi ceux qui en son sein dénoncent les attaques, ceux qui pactisent avec l'État pour y mettre fin ou qui composent avec des partis et des syndicats pour tenter de la diriger ? La surveillance et le contrôle est-ce uniquement la caméra sur le poteau ou aussi la start-up qui construit des drones, le preneur d'image casqué dans le black bloc, le paysan qui puce son bétail ou encore l'antenne de téléphonie mobile ?

Le temps et l'espace des troupeaux et de leurs bergers sont les moins adéquats pour approfondir toutes ces questions et bien d'autres encore, si on ne les a pas pensées et expérimentées avant. Pour ne pas attaquer de façon prévisible, dans des cadres organisés par d'autres ou qui dépendent d'échéances extérieures (celles du pouvoir ou du mouvement), partir de soi, de ses perspectives comme de la confiance en ses propres idées et propositions anarchistes, est alors le minimum, même si cela demande plus d'imagination et d'efforts que de suivre le vent des grenades lacrymogènes. En plus de la satisfaction de reprendre sa vie en main de façon offensive et autonome, cela permet également de faire vibrer une hétérogénéité subversive bien plus susceptible d'alimenter les possibles de la conflictualité sociale en cours qu'en participant, même différemment, aux rituels nés pour la pacifier et la réduire à la seule dimension quantitative.

D'ailleurs savez-vous pourquoi il n'y eut pas de défilé du Premier mai entre 1954 et 1968, soit pendant quinze ans ? Parce que l'État français empêtré dans la sale guerre d'Algérie, main dans la main avec les syndicats responsables, avait décidé que cela était susceptible de générer de graves troubles à l'ordre public. Cultiver l'agilité sans dépendre des masses ni des autorisations du pouvoir (qui a oublié les interdictions de manif pendant l'état d'urgence après 2015 ?), ce n'est peut-être pas négligeable non plus, en ces temps de guerre.



kayak et aviron pour Paris 2024, plusieurs engins de chantier ont leurs vitres brisées dans la nuit et une grue est endommagée par le déplacement de l'un d'eux.

14/05, Poitiers (France).
Une tractopelle de l'entreprise *Colas* (filiale du constructeur de prisons *Bouygues*) part en fumée. Un tag sur un mur adjacent précise « *Brûle la machine impériale ! Vive la ZAD* ». Six personnes sont placées en garde à vue.

14/05, France.
En ce nouveau jour de grève à la SNCF, la compagnie relève une cinquantaine de « *actes de malveillance* » sur tout le territoire, provoquant de nombreux retards. En Normandie, c'est un câble de stabilisation d'une caténaire qui a été sectionné à Gaillon, entraînant un arrachement de cette dernière. A Gonfreville l'Orcher, c'est une guérite du pont à niveau qui a été ouverte, ses installations démontées. A Bréauté, ce sont des aiguillages qui ont été débranchés, et à Bellengreville une fermeture des feux rouges actionnée manuellement. A Harfleur, ce sont des fils qui ont été sectionnés dans une guérite à un passage à niveau et près du Havre, des guérites de signalisation endommagées. A Marseille, c'est une caténaire qui s'est rompue lors de la mise sous tension d'un train, coupure d'origine volontaire. Une coupure d'alimentation générale de la gare a alors été enclenchée, empêchant toute arrivée ou départ à St Charles le temps de pouvoir réaliser les premières opérations de maintenance.

| Le bandit et le géographe |

Nous nous baladions le long des canaux de la Venise du Nord de l'Europe en discutant un peu de tout et de rien, lorsqu'il me demanda tout à coup : « *Mais pourquoi les anarchistes ont-ils toujours fait tant de livres ? A l'Institut, il n'y a de comparaison possible entre eux et les autres. Laissons tomber la qualité, sur laquelle chacun peut avoir sa propre idée, mais la quantité ! Même en amassant toutes les publications de gauche, la pile n'arriverait pas à la cheville de l'ensemble des publications anarchistes !* »

Il s'agissait en l'occurrence de l'*Institut d'Histoire Sociale* d'Amsterdam, et celui qui posait la question était l'un de ses bibliothécaires, alors responsable de la section italienne. Pendant des décennies, cet homme avait classé des livres anarchistes, il avait parlé avec de nombreux compagnons venant des quatre coins du monde, et évidemment cela n'en avait que renforcé son questionnement.

Quoi que je ne sois vraiment pas attiré par les statistiques, cela ne me surpris pas tant que cela. Je lui dis que la différence qu'il avait constatée n'était en effet pas un hasard, ni étrange, car elle reflète l'essence même de l'anarchisme. Les « autres », les militants des différents courants révolutionnaires autoritaires, ont tous quelque texte sacré à vénérer. Ce n'est pas une coïncidence si leurs théories se sont historiquement divisées en pensées personnalisées (marx-isme, lénin-isme, trotsk-isme, stalin-isme, mao-isme, bordigh-isme...). Comme ils aimaient tellement à le dire eux-mêmes, « *avec les maîtres, nous vaincrons...* ». Ils ne distribuaient aux masses que des leçons et des ordres, puisqu'ils n'en attendaient qu'attention et obéis-

sance. Selon eux, la « *théorie* » et la « *conscience de classe* » doivent descendre du haut et de l'extérieur, toutes prêtes, prodiguées à des exploités qui n'ont qu'à les ingurgiter et à les appliquer sans atermoiements ni trop de discussions.

Mais pour les anarchistes, les choses ne vont certes pas ainsi. Pour les anarchistes, cela a toujours été une toute autre histoire. La pensée et la conscience doivent surgir dans chaque individu, et il n'existe donc pas de leçons ou d'ordres auxquels se tenir. A partir du moment où chaque aspect de l'existence humaine est remis en question, doit être approfondi et épuisé, les bulletins de parti – ceux basés sur quatre slogans – ne suffisent pas. Pour cela, il faut des journaux, il faut des revues, il faut des livres, on a même imprimé des encyclopédies ; plus, toujours plus. Et puisque l'idée doit être comprise, que ce soit pour se l'approprier ou pour la critiquer, elle doit être exprimée de façon simple, à la portée de tous. Les grands mots incompréhensibles sont parfaits pour les prêtres et les leaders, pour ceux qui espèrent impressionner les « simples d'esprit » avec la myrrhe et l'encens d'une idéologie à imposer. C'est en deux mots la raison pour laquelle les anarchistes ont toujours accordé beaucoup d'importance à la parole écrite, plus que les « autres », tout en essayant d'éviter autant que possible les intellectualismes inutiles.

Je ne sais pas si ces paroles ont convaincu le bibliothécaire hollandais. Au fond, il suffit de regarder autour de soi pour constater aujourd'hui que même pour les anarchistes elles n'ont plus beaucoup de sens. Le feu sacré de l'idée (Idée, avec une majuscule, comme on disait à l'époque)

s'est éteint, étouffé par le triomphe de la société technologique. En Russie, au début du siècle dernier, des révolutionnaires allaient jusqu'à s'emurer vivants dans une typographie afin de pouvoir imprimer toute la journée sans être perturbés et de pouvoir mieux se défendre en cas de descente de police. Ce n'était pas de la simple cellulose couverte d'encre qui sortait de ces presses. A leurs yeux, il en sortait de la véritable dynamite. La dynamite de la pensée capable de faire sauter préjugés et lieux communs, et qui devait nécessairement accompagner la dynamite capable de faire sauter tribunaux et casernes.

Severino di Giovanni nous fournit un exemple éloquent à cet égard. Son auteur préféré était Élisée Reclus dont il a publié deux volumes des œuvres complètes. Le lien qui unit le bandit considéré comme violent au géographe renommé pour sa sagesse est presque émouvant. Ce n'était pas une contradiction, c'était une alchimie. C'était l'action qui aimait autant la pensée que la pensée aimait l'action, car les deux avançaient vers une même perspective (Reclus fut parmi les rares compagnons qui prirent la défense de Ravachol). Et quiconque jeterait aujourd'hui un regard sur les journaux de Di Giovanni pourrait bien rester abasourdi face à ses *sommets* (« *Culmine* » en italien, comme s'intitulait son journal). Des appels à la révolte et des encouragements à l'action directe « *face à face avec l'ennemi* » ? Certes ! Mais accompagnés par des études historiques, des réflexions philosophiques, des notes artistiques, des pensées intimes, des commentaires de livres,... Di Giovanni était capable de polémique avec rage contre ceux qui se distanciaient des actes individuels de révolte, mais aussi avec ironie sur les coopératives de consommation. Il était prêt à publier des textes contre la monarchie

de pair avec des textes sur l'amour libre. Car comme la communarde Louise Michel l'avait bien compris : lorsque la vie brûle et qu'on est pressé d'échapper au vieux monde vermoulu, on veut en un seul coup aussi bien les arts, la science, la littérature et les découvertes. Quand on ne veut rien de ce monde parce que toute chose porte la marque indélébile du pouvoir, il faut détruire, mais pour pouvoir recréer tout.

Aller *vers le rien créateur* ne s'épuise pas dans l'acte de la négation, c'est un coucher de soleil qui précède l'aurore. En un certain sens, il s'agit de la même distinction que faisait Nietzsche entre le nihilisme passif et actif. Si le rejet du monde qui nous entoure se limite à souligner l'évidence du vide, on s'enlise dans un nihilisme passif. Pour qu'il devienne actif, l'individu doit se relever du marasme de la banalité quotidienne et se placer face à ce monde raté pour affirmer sa propre volonté, ses propres significations, sa propre conception de la vie. Détruire ce monde à sens unique pour permettre la naissance d'une infinité de mondes.

Mais quel est aujourd'hui que cet *autre monde* que nous portons dans nos cœurs et dans notre esprit ? Le monde qui s'exprime par un slogan populiste tacticien ou celui qui se résume par un slogan identitaire et solipsiste ?

On ne sortira jamais de cette triste alternative tant qu'on ne tissera pas à nouveau le fil qui réunit la pensée et l'action. Pas la pensée comme opposée à l'action, pas l'action comme opposée à la pensée (au nom d'une présumée supériorité de la théorie sur la pratique ou de la pratique sur la théorie). Mais les deux aspects complémentaires dans une même dimension. Parce que la pensée est *aussi* action, et l'action est *aussi* pensée. L'autorité se fonde sur des structures mentales et sur des structures matérielles. La prison est

par exemple constituée de béton armé mais aussi de l'idée de Justice et de Punition. Une prison démolie sera vite reconstruite si cette idée survit. Une prison critiquée de manière radicale continuera de fonctionner si les murs restent debout. C'est là que naît le désir d'arriver à « *l'exquise élévation du bras et de l'esprit* ». Ce n'est pas un privilège de classe, c'est une conquête individuelle à arracher à tout déterminisme social. La pensée n'est pas l'apanage de la classe bourgeoise, ou de ses déserteurs comme Cafiero, Covelli ou Ciancabilla. Albert Libertad a grandi dans un orphelinat, Renzo Novatore était né dans une famille de paysans, Bartolomeo Vanzetti était poissonnier... cela n'a empêché aucun d'eux d'acquérir une culture qui étonnait ceux qui les ont connus. De la même façon, l'action n'est pas le trait distinctif de rudes sous-prolétaires, y compris la plus individuelle. Paolo Schicchi était né dans une famille aisée, mais purgea plus de dix années de prison pour un attentat à la dynamite, avant de parcourir l'Italie de long en large pour tenir des conférences parfois devant des milliers de personnes. Comme ses conférences se concluaient parfois par des émeutes, on peut dire qu'il faisait de son érudition une arme.

Mais tous ces Chevaliers de l'Idée appartiennent désormais au passé. On peut bien les admirer, mais seulement comme des reliques poussiéreuses à garder dans un écrin. Aujourd'hui, la très grande majorité des anarchistes se contente de manuels et de guides pratiques. Des instructions techniques, faciles à apprendre par cœur. Des données objectives, faciles à partager. Rien de trop compliqué. Rien à interpréter et à réfléchir. Et le problème ne se résout pas en faisant une distinction entre un circuit commercial (en grande difficulté) et un circuit alternatif (qui a

quasi disparu). Ni entre la parole écrite et la parole digitale. Les distros dans les différentes initiatives sont-elles remplies de livres ou de T-shirts et de CD ? Et les quelques livres qui sont emportés, ils sont lus et discutés, ou ils sont plutôt rangés sans être touchés pour protéger les bibliothèques de la poussière ?

Cette anorexie de la pensée conviendra certainement aux aspirants bergers (que le troupeau soit rouge, noir, ou rouge et noir). Ceux-là ont tout intérêt à préférer l'affect des sentiments à l'affinité des idées. Tout comme cela, au fond, convient aussi aux ignares déguisés en ennemis de l'intellectualisme universitaire. Quant à ceux qui n'entendent ni se résigner à faire les auto-stoppeurs des idéologies des autres ni à faire l'apologie de l'ignorance, que leur reste-t-il à faire ? La tentation d'un silence souverain que certains avaient déjà pressentie par le passé se fait sentir davantage aujourd'hui. Lorsque la publicité parasite la poésie et que la politique révolutionnaire parasite les pactes de sang criminels, lorsque le compréhensible « *autisme des insurgés* » –cette farouche défense de son propre monde intérieur pour ne pas l'offrir à la meute médiatique– semble parfois prendre les traits d'un analphabétisme terrifiant –c'est-à-dire l'absence de tout monde intérieur... que reste-t-il à dire ?

Pourtant, rester muets face au vacarme de l'absence de sens est un peu comme s'allonger, paralysé, au milieu de l'omniprésence du contrôle. Cela peut être un moment de réflexion, mais certainement pas une réponse définitive. Pas pour qui n'a pas seulement un existant à détruire, mais aussi un univers à créer.

Finimondo,
7 mai 2014
(traduit de l'italien)

| S-A-B-O-T-A-G-E |

1. (subst. masc.) Action clandestine de détérioration, de destruction, en général violente, visant à rendre inutilisable un matériel, une installation civile ou militaire.

2. (subst. masc.) Manœuvre, acte ayant pour but la désorganisation, l'échec d'une entreprise, d'un projet.

3. (subst. masc.) Acte matériel tendant à empêcher le fonctionnement normal d'un service

Parfois, on serait amené à croire que nous habitons un monde de fantômes. Sans corps ni forme, ils hantent nos jours et nos nuits, cherchant à déterminer, à contrôler, l'entière existence de notre existence. Ils s'appellent Économie, Nation, Politique, Bien Public, Etat, Ordre. Personne ne sait exactement en quoi ils consistent, pourquoi ils existent et surtout, personne n'est d'accord avec ce que l'autre entend par là. Des fantômes donc, insaisissables, extrêmement résistants à la critique bienveillante ou constructive comme on dit, car dotés d'une capacité incroyable d'absorption des moitiés-d'opinions, des à-peu-près et des critiques superficielles.

Le pouvoir creuse en permanence l'abîme entre ces concepts idéologiques et la matérialité pourtant indéniable de l'exploitation, de l'oppression, de l'injustice, de l'absence de liberté. On parle d'Économie comme si celle-ci était quelque chose de séparé des heures de taf qu'on effectue en étouffant, comme si ce ne sont pas les vêtements que nous portons tous, fabriqués par des millions

d'esclaves dans un pays lointain. On parle de l'Ordre sans se rendre compte que ce concept, appliqué à la réalité, ce sont par exemple les milliers d'immigrés morts aux frontières. On parle d'Enfermement, de Punition de Justice, mais celui qui parle n'a que rarement passé des années dans neuf mètres carrés.

En luttant, nous perçons ce château de fantômes, les mensonges sur lesquels repose cette société. On considère les choses dans toute leur cruauté, dans la chair et le sang. Au-delà du jeu des miroirs déformants des idéologies. Au-delà des professionnels du discours et des spécialistes de l'analyse. Nous brisons les fausses séparations entre objectif et subjectif, entre sentiment et raison, entre réfléchir et agir : *nos pensées vont au rythme de nos cœurs qui donnent la force à nos mains pour agir.*

Dans notre lutte, une des armes que nous avons à disposition, c'est le sabotage. L'action clandestine et destructrice de celui qui agit en territoire hostile, derrière les lignes de l'ennemi. Plutôt que d'engager une bataille frontale et de succomber devant les défenses ultra-développées du système, nous avons proposé, pour empêcher la construction de la maxi-prison, le sabotage. Dégrader, nuire et détruire les rouages de la machine qui s'apprête à construire cette horreur carcérale : les entreprises qui la construiront, les architectes qui tiennent le crayon en main, les ingénieurs qui calculent la façon la plus économique et sûre pour enfermer un être

humain, les banques et les institutions qui la financent, les politiciens qui l'acclament et la justifient. Pendant que le pouvoir prépare sa valse de fantômes à coups de discours sur la surpopulation, la sécurité, la Justice, le sabotage fait surgir la *matérialité* de toute cette affaire de maxi-prison.

Outre le fait d'empêcher son fonctionnement normal, le sabotage sème le désordre dans les rangs de l'ennemi. Il ne peut pas savoir d'où viendra le prochain coup. Une fois ce sont les vitres d'un bureau d'architectes qui volent en éclats pendant la nuit, une autre fois un bâtiment d'ingénieurs est pris d'assaut en journée, et encore une autre fois les flammes ravagent les engins de chantiers et les dépôts des constructeurs de prisons. *Le sabotage désorganise l'ennemi*. Et c'est en le désorganisant qu'il devient alors incapable d'atteindre ses buts, comme d'imposer une maxi-prison à Bruxelles.

Alors, loin de nous les discours des politicards, les bavardages avec les journalistes, les illusions légalistes de l'opposition citoyenniste, les blablablas hypocrites. Sapons le château des fantômes.



[[Publié dans *Ricochets* (Bruxelles), *Bulletin contre la maxi-prison et le monde qui va avec*, n°6, mai 2015]

